

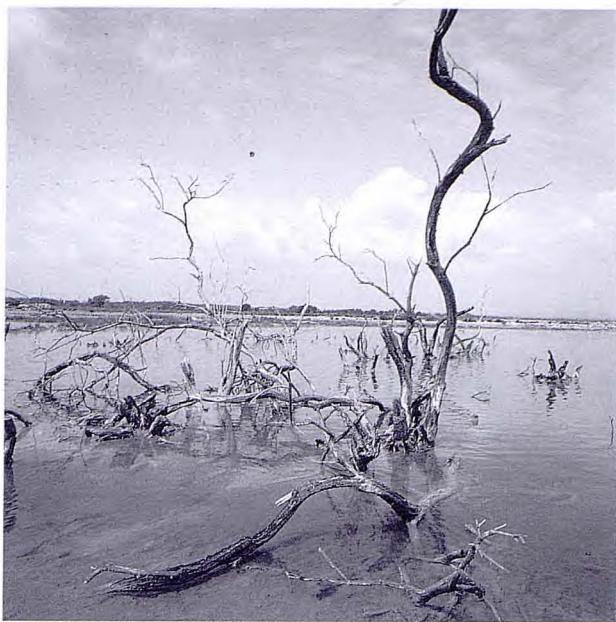
À 150 ANS DE LA PUBLICATION D'UN HIVER À MAJORQUE



© TONI CATALÀ

DANS *UN HIVER À MAJORQUE*, PUBLIÉ À PARIS EN 1841, GEORGE SAND CRITIQUE DUREMENT LES MAJORQUINS DE L'ÉPOQUE, ATTITUDE QUI SOULEVA TRÈS VITE L'INDIGNATION ET PROVOQUA LA CONDAMNATION DE SON LIVRE.

GABRIEL JANER MANILA ÉCRIVAIN



Lorsqu'ils arrivent sur l'île, Frédéric Chopin et George Sand ne se connaissent que depuis deux ans. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois en 1836, quand Franz Liszt les présenta l'un à l'autre, mais ne viendraient ensemble que des mois plus tard, leur voyage à Majorque, en novembre 1838, devenant la confirmation publique de leur relation amoureuse. Leur union durera 9 ans, de 1838 à 1847, deux années avant la mort du grand musicien, un jour d'automne, au 12 de la place Vendôme à Paris. Le début de leur vie commune présentait tous les symptômes de l'amour exultant, passionné et voluptueux. Un amour délivrant qui leur permettait de s'aventurer ensemble sur des chemins inconnus, de découvrir des mondes au-delà des étoiles, emportés par la force de la sensualité et des sentiments. L'expérience de Valldemossa allait tout changer. Quelques mois suffirent pour que le brillant et irresistible pianiste se convertisse en un homme marqué par la maladie, la souffrance physique et l'angoisse reflétées dans ses *Préludes*. Dans les écrits de George Sand —si nous en croyons les 485 lettres faisant allusion à Chopin, entre 1836 et 1854, d'après l'édition de Georges Lubin—, l'image de l'amant se transforme sensiblement au cours de la première année de leur union, allant de l'enthousiasme fou à la lassitude, en passant par l'adoration maternelle dont elle parle dans *Histoire de ma vie*. George Sand traite tout ce qui touche à

sa vie intime avec Chopin avec une extrême discréction. Dans une lettre datant du 12 mai 1847, adressée à son ami Albert Grzymala, elle explique qu'à partir de 1840 elle a vécu "comme une vierge avec lui", bien qu'il protestât de cette situation et se plaignît du mal que lui faisaient la privation et l'abstinence: "lui, il se plaint à moi de ce que je l'ai tué par la privation, tandis que j'avais la certitude de le tuer si j'agissais autrement."

De Barcelone, le lendemain de son retour de Majorque, le 15 février 1839, elle écrit dans une lettre à Charlotte Marliani "il m'aime comme sa mère", et un mois plus tard, de Marseille: "j'ai trois enfants sur les bras", tandis qu'en juin, elle répète: "avant tout, je m'occuperai de la santé de cet être que j'ai adopté et qui est devenu pour moi un autre Maurice."

Ils étaient venus à Majorque avec le désir de prolonger le bonheur d'une liaison que l'on pressentait éphémère. Fallait-il préserver leur bonheur en se donnant l'un à l'autre corps et âme mais au prix de la santé, au préjudice de la vie de l'être aimé, ou remplacer les plaisirs sensuels et dangereux par un sentiment maternel et chaste, fait de tendresse et de dévotion, tel était le dilemme auquel ils se trouvaient affrontés.

Nous ne saurons jamais exactement ce qui se passa dans la cellule de la Chartreuse de Valldemossa. Il est certain que dans ses lettres postérieures à mai 1839, lorsqu'elle se réfère à Chopin,

Sand emploie les termes de "notre petit Chopin", "notre malade", "mon pauvre Chopin", "mon malade"... L'élan sensuel a cédé la place à un sentiment moins passionné, le musicien devenant un être plus fragile.

Dans *Un hiver à Majorque*, publié à Paris en 1841, George Sand critique durement les Majorquins de l'époque, attitude résumée dans une phrase apparaissant dans une lettre écrite à un ami de Chopin: "là où la nature est belle et généreuse, les hommes sont avares et méchants". Dans la chronique de son hiver sur l'île, elle va même jusqu'à écrire que le Majorquin est un sauvage qui ment, insulte et vole, qui ne verrait aucun inconvénient à manger le corps de son ami, si telle était la coutume du pays, et qui, enfoncé dans ses vices, est aussi odieux qu'un boeuf ou un agneau, car, à l'instar de ces animaux, il vit endormi dans l'innocence de la brutalité. Le livre de George Sand trouvera très vite une réponse de condamnation indignée. Dans le dernier numéro de "La Palma", le 25 avril 1941, Josep M. Quadrado terminait sa diatribe par ces mots: "George Sand est le plus immoral des écrivains et Mme Dudevant la plus immonde des femmes." Elle était venue sur l'île où elle espérait peut-être trouver les bons sauvages chers à Rousseau, moralement parfaits et heureux. Elle n'a pas su voir pour quelles raisons ces paysans majorquins qui les traitaient si mal n'étaient pas les hommes naturels et bons dont parlaient les artisans de la Révolution française. ●

